

L'absence au prisme des normes : femmes et mères en situation d'éloignement géographique

Constance de Gourcy

▶ **To cite this version:**

Constance de Gourcy. L'absence au prisme des normes : femmes et mères en situation d'éloignement géographique. Cadène N.; Lambert K.; Lapied M. Genre, récits et usages de la transgression, Presses Universitaires de Provence, pp. 135-145, 2020, Col. Genre. hal-03024705v2

HAL Id: hal-03024705
https://hal.science/hal-03024705v2

Submitted on 25 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'absence au prisme des normes : femmes et mères en situation d'éloignement géographique

Référence: De Gourcy C., « L'absence au prisme des normes : femmes et mères en situation d'éloignement géographique », in Cadène N., Lambert K., Lapied M., (dirs),. Genre, récits et usages de la transgression, Presses Universitaires de Provence, pp. 135-145, 2020, col. Genre.

> Et aussitôt que notre appel a retenti, dans la nuit pleine d'apparitions sur laquelle nos oreilles s'ouvrent seules, un bruit léger — un bruit abstrait — celui de la distance supprimée — et la voix de l'être cher s'adresse à nous[1].

Longtemps, dans le cadre de la migration économique – forme dominante de la mise en récit des migrations – l'absence a été pensée comme un état censé se terminer avec le retour du migrant au pays natal, une fois sa mission accomplie. Elle s'est incarnée, dans la littérature spécialisée, sous les traits d'un personnage masculin, l'émigré, qui « vit sa condition comme une absence momentanée et qu'il convient de justifier aux yeux des siens[2] ». Ce temps suspendu, vécu comme provisoire, a favorisé le développement de rituels liés au départ et au retour de l'absent[3], et plus largement d'une production matérielle[4], langagière et scripturale que l'on peut documenter dans de nombreuses sociétés. Le sociologue Abdelmalek Sayad rappelle ainsi combien l'éloignement géographique des membres masculins de leurs communautés d'appartenance a été producteur de documents de l'absence spécifiquement féminins : les « lettres de femmes[5] ».

Désormais, les déplacements au féminin sont considérés comme une composante à part entière des flux migratoires[6], et l'absence est principalement traitée sous l'angle de la famille

[1] PROUST, Marcel. *À la recherche du temps perdu, t. III : Le Côté de Guermantes*, [1921], Paris : Gallimard, 2003.

[2] TEMIME, Emile. « Comprendre l'immigration. Quelques notes en mémoire d'Abdelmalek Sayad : un sociologue hors du commun », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 85-86, 1999, p. 265-273.

[3] MAUSS, Marcel. *Manuel d'ethnographie*. Paris : Payot, 2002.

[4] Comme les maisons de l'absence que l'on peut documenter dans de nombreux pays d'émigration. Pour le cas algérien : MEKKI, Ali. « Les maisons des migrants kabyles au cours des "trois âges de l'émigration" », *Hommes & migrations*, 1298, 2012, p. 42-53.

[5] SAYAD, Abdelmalek. « Du message oral, au message sur cassette, la communication avec l'absent » *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 59, 1, 1985, p. 61-72.

[6] En 2017, la moitié des migrants internationaux ont plus de 39 ans (dans la population mondiale une personne sur deux a moins de 30 ans) et 48 % sont des femmes. Cette proportion varie d'une région à l'autre. Source :

et/ou de la maternité transnationale. Mais, comme le montre la littérature spécialisée, le coût social de l'éloignement pèse sur les migrantes, particulièrement quand il s'agit de mères[7]. Migrer vers d'autres horizons apparaît en effet comme un acte transgressif générateur d'une absence problématique au regard des normes de maternage qui associent la présence maternelle à celle des enfants. La réaction que suscitent les migrantes qui confient la garde des enfants à des personnes tierces témoigne d'un régime normatif spécifique caractérisé par un faisceau d'appréciations dont on peut repérer les principales occurrences dans les termes d'abandon, de démission parentale, de défection[8]. Ces termes qui rendent compte d'une transgression par rapport à ce qui est attendu d'une « bonne » mère[9] révèlent ainsi combien les migrations féminines sont devenues un poste d'observation privilégié des attributions et assignations respectives de places selon le sexe d'appartenance. Aussi, tenant compte de l'hypothèse selon laquelle il existe des modalités d'absence socialement plus acceptables et acceptées que d'autres et par là-même plus légitimes selon les époques et les sociétés, cet article tente de dépasser la conception empirique de la présence afin de comprendre pourquoi les migrations au féminin sont progressivement devenues un « lieu » où s'affrontent des conceptions multiples de ce qu'est être présent aux proches. Mais, que signifie se rendre présent aux proches en situation d'éloignement ? Dans quelle mesure ce mode de présence engage-t-il différentiellement les migrant.e.s ? Afin de mettre à l'épreuve ce type de questionnement intéressons-nous au lien mère-enfant, seul lien qui, comme le rappellent Irène Théry et Anne-Marie Leroyer, est conçu comme inconditionnel et indissoluble[10].

À partir d'un corpus constitué d'entretiens approfondis menés auprès de parents éloignés de leurs enfants [11], sont ainsi considérées trois situations d'absence entre des mères et leurs

---

International Migration Report 2017, Division de la Population, Département des Affaires économiques et sociales (DAES), Nations-Unies.

[7] CATARINO, Christine. MOROKVASIC, Mirjana. « Femmes, genre, migration et mobilités », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 21 - n°1 | 2005, mis en ligne le 22 septembre 2008, consulté le 29 septembre 2015. URL : http://remi.revues.org/2534

[8] On notera que ce discours dépréciatif révélateur des normes définissant la maternité et les conduites qui lui sont associées se manifeste également à l'égard des mères qui, au moment d'une séparation ou d'un divorce, délèguent au père la garde des enfants. MARTIAL, Agnès. « Paternités contemporaines et nouvelles trajectoires familiales », *Ethnologie française*, Vol. 42, 2012, p. 105-116.

[9] LAMBERT Karine, TILLIER Annick, « Ruptures spatiales, ruptures familiales et maternité. Étude comparée entre Bretagne et Provence aux XVIIIème et XIXème siècles », *in* Constance DE GOURCY, Francesca ARENA, Yvonne KNIBIEHLER (dirs.), *Familles en mouvement. Migrations et parentalité en Méditerranée*, Aix-en-Provence : PUP, 2013, p. 137-148.

[10] THÉRY Irène, LEROYER Anne-Marie, « Filiation, origines, parentalité. Le droit face aux nouvelles valeurs de responsabilité générationnelle », Paris : La documentation française, 2014.

[11] Ces entretiens sont menés depuis 2013 dans la région d'Aix-Marseille auprès de parents ayant eux-mêmes mis en œuvre une première migration depuis un des pays du Maghreb jusqu'en France. Ce choix participe d'un questionnement plus large sur la famille transnationale. AMBROSINI, Maurizio. « Parenting from a distance and processes of family reunification: A research on the Italian case », *Ethnicities*, 15(3), 2015, p. 440-459.

enfants lesquelles témoignent de sa pénétration au cœur du quotidien des familles : une absence qui, bien qu'investie comme provisoire, s'étire dans le temps en raison de la longueur de la procédure administrative liée à l'obtention d'un visa de regroupement familial ; une situation d'absence induite par la pratique du confiage d'un enfant à la famille restée dans le pays d'origine, enfin un type d'absence qui résulte d'un divorce. Parmi les quinze entretiens approfondis réalisés, ces situations d'absence seront illustrées par le récit de Fatna, jeune fille dont la mère (sans emploi) restée au Maroc est en attente d'un visa lui permettant de bénéficier de la procédure de regroupement familial pour venir en France ; le récit d'Aziza (dessinatrice en bâtiment en Algérie, mère au foyer en France) ayant confié la garde de sa fille à sa mère en Algérie au moment de son départ pour la France où elle se mariera ; enfin, le récit de Souad (fonctionnaire à Reims, femme de ménage à Marseille) née en Algérie, ayant obtenu par son mariage la nationalité française, mère d'une fillette gardée par le père dont elle est divorcée.

De ces configurations familiales retenons que ces mères vivant à distance de leurs proches, au Maroc, en France et en Algérie, ne constituent ni une catégorie sociale, résultat d'un « travail bureaucratique d'assignation identitaire[12] » (Noiriel, 2001 : 265), ni un groupe constitué comme tel. Leurs récits apportent néanmoins un éclairage sur la dimension transnationale de l'absence dans nos sociétés de plus en plus marquées par l'élargissement des périmètres de vie. Nous analyserons ainsi les récits d'absence à partir d'une caractéristique rarement mise en évidence dans les recherches sur la famille transnationale, celle qui consiste à souligner la dimension spatiale de la vie sociale à distance. Puis, nous verrons que le temps des retrouvailles ne signifie pas la fin de l'absence mais sa recomposition à partir de références communes et partagées. Le dernier point sera consacré à l'examen des apports heuristiques d'une « présence d'éloignement » et, ce afin de s'affranchir du discours normatif qui encadre la mobilité au féminin. En somme, cette contribution se donne pour objectif de dénaturaliser la présence afin de l'ouvrir à tout le travail relationnel permettant de parler d'une « présence d'éloignement ». Ce faisant, nous montrerons que le lien n'est pas seulement dans la proximité physique mais aussi et surtout dans la relation d'absence qui, faisant fi de l'éloignement, maintient le proche dans un courant d'attention partagé[13].

---

[12] NOIRIEL, Gérard. *État, nation et immigration. Vers une histoire du pouvoir*. Paris : Belin, 2001.

[13] Je tiens à remercier vivement les membres de l'équipe GeFeM (UMR Telemme) dirigée par Karine Lambert pour leurs remarques et suggestions lors de la présentation orale de ce travail. Mes remerciements vont également à Sylvette Denèfle pour sa relecture attentive des différentes versions du texte.

Construire la proximité dans la distance

Si la pratique consistant à déléguer le soin de s'occuper de la progéniture était normalisée à certaines époques et dans certaines sociétés, le rôle de mère nourricière s'est défini progressivement avec la mécanisation de la production qui libère la femme bourgeoise de l'obligation de travailler[14]. Avec le développement des mobilités et migrations au féminin, nombre de travaux documentent la façon dont les femmes en migration maintiennent des liens avec les enfants laissés à leurs entourages familiaux et, ce dans un contexte de recomposition des rôles sociaux familiaux[15]. Ces mères, soutiens de famille, tentent de compenser l'absence, de la « suspendre », par des contacts fréquents et réguliers, par des transferts monétaires et par l'envoi de cadeaux. Si cette continuité des liens ouvre un champ d'analyse fécond portant sur les formes de la compensation[16] - laquelle est souvent considérée comme partielle[17] - il repose néanmoins sur le présupposé qui considère l'éloignement géographique comme une source possible de délitement du lien.

L'approche développée ici consiste à considérer l'expérience de l'absence, non pas comme l'antonyme de la présence mais comme un temps socialisé pouvant participer de la dynamique familiale, de son maintien, voire de son entretien. Aussi, convient-il de considérer la densité relationnelle qui le caractérise afin de comprendre dans quelle mesure le temps de l'absence est aussi un temps relationnel, marqué par un régime de proximité qui mobilise pleinement l'attention à l'autre. Cette perspective revient à substituer à une lecture limitative qui s'énonce en termes de compensation, une lecture alternative fondée sur l'hypothèse que l'absence favorise le maintien de la relation. Loin d'être une conséquence négative de l'éloignement, elle est ce qui organise la relation à distance.

Pour autant, comment s'affranchir d'une conception empirique de la présence ? Comment prendre en compte les différentes modalités par lesquelles se construit la proximité à distance ? Pour ce faire, nous considérons les lieux où se déploient des « mises en proximité » comme des *scènes d'absence*, cadres structurants de la relation à distance. Deux modalités non exclusives l'une de l'autre – l'ancrage spatial des récits d'absence et leurs effets

[14] GOODY, Jack. *L'évolution de la famille et du mariage en Europe*. Préface de Georges Duby, Paris : Armand Colin, 1985.
[15] PARREÑAS, Rhacel. « Mothering from a distance: emotions, gender, and intergenerational relations in filipino transnational families », *Feminist Studies*, 27(2), 2001, p. 361-390.
[16] Soulignons néanmoins que ce terme de compensation induit la référence à un modèle dominé par une conception empirique de la présence.
[17] AUDEBERT, Cédric. *Études caribéennes. Migrations, mobilités et constructions identitaires caribéennes*, 8, Paris : Publibook, 2009.

performatifs lors des retrouvailles – déclinées en quatre cas, seront examinées. Ces cas étayés par des extraits d'entretiens visent à souligner la densité relationnelle de l'absence et ses effets dans l'entretien de la relation à distance.

L'ancrage spatial des récits d'absence

Le témoignage de Fatna (vingt-trois ans, étudiante, Aix-en-Provence) est caractéristique des situations marquées par une absence investie comme provisoire mais que les contraintes administratives d'obtention du visa finissent par rendre pérenne. Cette absence qui s'étire dans le temps a progressivement donné lieu à une recomposition des relations tenant compte d'un « durable provisoire[18] », elle favorise également l'individualisation des liens entre membres de la famille. Séparée de sa mère depuis l'âge de 13 ans, Fatna a dû s'accommoder d'une situation qui impliquait pour elle de prendre en charge les activités domestiques auparavant assurées par sa mère. L'absence est vécue comme une réorganisation complète de sa vie en France que les échanges quotidiens avec cette dernière permettent d'aménager.

Au sein de la famille, les conversations téléphoniques avec la mère et le benjamin de cette fratrie de quatre enfants sont très fréquentes, ritualisées car inscrites dans les rythmes quotidiens des membres de la famille dispersée. Aux discussions communes entre les membres familiaux (« on parlait tous en même temps »), s'ajoutent les échanges « privés » entre Fatna et sa mère. Ces échanges soustraits aux regards du père, du frère et de la sœur trouvent comme refuge la chambre, (ré)investie comme étant la scène où se joue non seulement l'individualisation de la relation entre la mère et la jeune fille mais aussi la réorganisation de son statut de fille qui doit assurer un rôle substitutif de mère. Cet espace de retrait qui favorise le détachement du groupe familial est le lieu de cette réorganisation-délégation. Ce faisant, l'interaction s'inscrit dans une relation de filiation personnalisée : ce n'est plus la mère qui échange à distance avec sa fille et ses enfants, mais la fille qui parle à sa mère dans l'espace qui lui est réservé. La matière de ces échanges révèle plus largement que Fatna « retrouve » pleinement son statut de fille lors de ces discussions et que ce sont ces dernières qui l'incitent à endosser la transformation de son statut dans l'interaction avec les autres membres familiaux :

Au début, on parlait tous en même temps. Soit on faisait le haut-parleur avec le papa aussi. Mais c'est vrai que moi aussi parce que je suis une fille je préférais lui parler toute seule moi et ma sœur surtout quand je suis, quand

[18] Fatna est arrivée en France en 2004 avec son frère et sa sœur plus jeunes dans le cadre d'un regroupement familial partiel. La mère ainsi que le benjamin sont restés au Maroc dans l'attente du visa.

j'ai grandi. Mais avant c'est vrai que on parlait tous ensemble. Parfois je parlais toute seule parce que j'avais des trucs à lui dire très importants. Et des trucs de femmes.

Ainsi, loin d'être dématérialisés, les échanges à distance sont spatialement ancrés. Le lieu, que nous avons qualifié de *scène d'absence*, participe de cette réorganisation du temps de l'absence, de son élaboration comme un temps de (re)définition de soi en situation d'éloignement géographique. Ces scènes révèlent ainsi plus largement les compétences de placement[19] entre ici et là-bas, entre ce que les personnes étaient et ce qu'elles deviennent en contexte migratoire.

Considérons à présent le récit de Souad, illustratif d'une autre modalité de territorialisation de la relation d'absence, celle-ci étant produite par un divorce ayant comme conséquence la séparation avec sa fille. Les échanges quotidiens avec la fillette témoignent d'un fort ancrage spatial comme si les repères mobilisés pour rendre le lointain proche et familier permettaient de recouvrer une stabilité dans la relation après les changements liés au départ. C'est par le geste du regard – comme opérateur de rencontre[20] – que sont filtrées, parmi les caractéristiques du lieu, celles susceptibles de « toucher » l'autre[21], en l'occurrence la fillette, afin de l'y introduire, par le biais des récits qui décrivent l'espace de vie de la mère :

Ce que j'ai fait, c'est d'abord prendre l'option « appel illimité vers les numéros préférés ». Ah ben écoute, j'étais tout le temps là même je lui racontais, je lui posais n'importe quoi comme question, je lui racontais des trucs vraiment banals, mais j'étais tout le temps là. Il y a des fois quand j'ai rien à dire, je dis « tu sais ce que je fais ? » Je dis : « là je suis en train de boire un café ». Je lui dis : « tu sais mon logement, les murs ils sont beiges » ; je lui dis n'importe quoi, par exemple si je vais au marché que je vais acheter des bananes, des clémentines. Tu vois je lui raconte ce genre de choses. « Tu sais Sarah, je suis au marché, je fais ça » Tout le temps, tout le temps, comme ça il y a un lien. Voilà. Comme ça maman, elle est toujours dans sa tête et dans son cœur.

La prégnance de ces ancrages dans les récits apparaît comme un révélateur de ce qui se joue dans la relation d'absence. À l'incertitude du temps de la séparation est en effet opposée la stabilité de l'espace, son hospitalité comme garante de retrouvailles possibles. Ces *scènes d'absence* se donnent à voir comme un cadre structurant, un « enveloppement » où prennent

[19] LUSSAULT, Michel. *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris : Grasset, 2009.
[20] HAVELANGE, Carl. *De l'œil et du monde. Une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris : Fayard, 1998.
[21] On pourrait, dans la perspective développée par Victor Buchli mobiliser la notion de « vision haptique » vision qu'il définit comme une forme supérieure du toucher. BUCHLI, Victor. « La culture matérielle, la numérisation et le problème de l'artefact ». *Techniques & Culture*, 52-53, 2009, p. 212-231.

place des modes de présence et des façons d'être[22] en situation d'éloignement. Lors des échanges à distance, la contrainte d'éloignement est provisoirement suspendue au profit d'une qualification de l'espace en espace proximal où la distance est abolie, même si celle-ci repose sur la mise en retrait provisoire de tout ce qui est de l'ordre du surgissement de l'imprévu, de l'éruptif, du non voulu, de tout ce qui pourrait venir troubler la proximité ainsi reconstituée dans un tel cadre. Par cette appropriation de l'espace qui devient ainsi un espace réservé, ces scènes se dotent des qualités qui spécifient la « spatialité d'attache » caractéristique du monde de l'enfant[23].

Se repérer dans l'absence : le temps des retrouvailles

Que se passe-t-il lors des retrouvailles ponctuelles ou durables ? Dans les trois témoignages retenus, celles-ci ont lieu pendant les vacances en France à Marseille dans le cas de Souad, au Maroc pour Fatna, ses frères et sa sœur, elles sont durables pour Aziza et sa fille. Lorsque l'absence est « suspendue » les récits laissent entrevoir deux modes d'affiliation possible dans l'espace de l'autre, celui du parent absent.

Évoquant les séjours effectués par sa fille à Marseille avant de repartir chez son père à Reims, le récit de Souad est révélateur de dynamiques d'ajustements complexes entre la matière des échanges à distance et la pratique par la fillette des *scènes d'absence*. Le temps des retrouvailles, même s'il est provisoire, apparaît en effet propice au réajustement entre ce qui est dit à distance et ce qui est vécu, perçu une fois sur place. Les repères abstraits, « virtuels » – e.g. noms de lieux – qui structuraient les échanges à distance entre mère et fille deviennent des repères actualisés, ce qui confère aux *scènes d'absence* un contenu d'expérience. Ainsi, l'absence n'est pas seulement un temps vécu intimement lié à la séparation, il est aussi un temps partagé structuré par des représentations spatiales.

La dernière fois je l'ai emmenée à la gare. On était un peu en avance, on est sorties sur la terrasse là dehors et on voyait... elle me dit : « Maman c'est par là qu'il y a la « gazelle[24] » ? « Je lui ai même raconté la « gazelle » là où il y a la bibliothèque avec.... Donc je l'ai emmenée mais je lui avais raconté avant comment elle existait mais elle

[22] Ces façons d'être renvoient au déploiement de soi et du corps dans ce nouvel espace ce qui se traduit par le passage à l'état de jeune adulte chez Fatna dont la matière conversationnelle a progressivement intégré la question du choix amoureux (et la pérennité de l'ancrage dans le pays d'installation). Dans le témoignage de Souad ce déploiement se traduit par l'accès à une forme de 'gouvernement de soi', condition nécessaire pour parvenir à une maternité assumée.

[23] BREVIGLIERI, Marc. « Introduction. Ouvrir le monde en personne. Une anthropologie des adolescences », *in* Marc Breviglieri, Vincenzo Cicchelli (dirs). *Adolescences méditerranéennes. L'espace public à petits pas*. Paris : L'Harmattan, 2007, p. 19-59.

[24] « La Gazelle » fait ici référence à la bibliothèque Alcazar dans le centre de Marseille.

a brûlé, machin... Elle, tu sais des fois tu oublies que tu lui as raconté ça. Mais je l'emmène à la terrasse près de la gare et elle me dit « tu vois c'est par là où ? » Je lui dis : « c'est vrai, c'est par là ». Pourtant on était à la gare.

Le dernier témoignage considéré ici porte sur la pratique du confiage d'un enfant à la famille restée au pays. Tel est le cas d'Aziza qui a confié sa fillette née hors mariage à sa mère après qu'elle se soit mariée en France avec le père de son deuxième enfant, un garçon. La fillette rejoindra sa mère en France à l'âge de 11 ans, après le décès de sa grand-mère. Investie comme celle qui les a socialisées, cette figure de référence est d'autant plus mobilisée que la fillette n'avait que deux ans lorsque sa mère est partie vivre en France. Cette voix autorisée[25] qui traverse le discours de la fillette au point de devenir pour sa mère un marqueur de leurs échanges quotidiens participe d'une confusion/indistinction des rôles tout en permettant de recomposer le temps de l'absence en temps de socialisation commune. En montrant qu'elle est aussi dépositaire d'une parole reçue par la grand-mère, la fillette s'institue dans la lignée, se ré-affilie à une histoire commune et partagée mais, ce faisant, brouille les places liées à la filiation :

Oui, oui : « Mamie ne voulait pas ça. Elle faisait ça. Elle m'a appris ceci, cela. Elle adore cette couleur, elle adore. » Je vous donne un exemple, ma mère elle adorait le blanc. Ma fille aussi parce que mamie adore le blanc. « Ne faites pas cette chose parce que c'est péché, c'est pas bien, mamie m'a appris ça ». Donc là elle est en train de... par exemple quand elle me voit je pleure, elle me dit : « il faut pas pleurer. Parce que quand on pleure, ça se montre qu'on est faible, qu'on est...qu'on n'a pas de fort caractère ». Donc elle essaie de me transmettre, de me dire ce qu'elle a appris de ma mère [sa grand-mère].

Ces récits où mères et filles sont en présence l'une de l'autre, ponctuellement dans le premier cas, durablement dans le second, montrent combien la contrainte d'éloignement peut être neutralisée par le « rapprochement », dans la *scène d'absence*, de ce qui est commun. Face au risque de se « perdre » généré par la possibilité de dilution des liens dans des territoires séparés géographiquement, l'enjeu dans les relations mères-filles tient au fait de se retrouver en (re)constituant des repères familiers. En faisant de l'espace une ressource alors qu'il pouvait être l'obstacle à la réunion, et de la filiation un repère pour la fillette, née contrairement à son frère cadet hors mariage, sont actualisées des références communes leur permettant de se réorienter et par là même de se situer dans un espace et une lignée.

La présence d'éloignement : un lien de (mise en) proximité

[25] BAKHTINE, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard, [1934], 1978.

Si l'un des enjeux de ces relations à distance passe par la construction des qualités d'hospitalité des *scènes d'absence*, pourquoi ces mères, au-delà des contraintes propres à leurs parcours, maintiennent-elles l'éloignement géographique ? Autrement dit, comment l'obstacle de la distance est-il surmonté ? Répondre à ces questions suppose de s'affranchir du sens empirique de la présence où la proximité est donnée par l'inscription du proche dans une disponibilité visuelle et physique ; le « présent visuel, corporel et physique[26] » étant ce qui fait référence dans la reconnaissance mutuelle. Les critiques auxquelles s'exposent les femmes en migration, géographiquement séparées de leurs enfants, relèveraient ainsi de cette approche empirique de la présence qui associe l'éloignement géographique à la prise de distance affective.

Afin d'aller au-delà de cette conception normative de la co-présence que l'on peut qualifier de « présence de proximité », nous considérerons que la prise de distance peut s'accompagner d'une disponibilité à autrui qui nécessite de mobiliser pleinement l'attention de l'autre pour s'affirmer. Nous parlerons ainsi de « présence d'éloignement » pour saisir et décrire ces modalités d'attache spécifiques que rend possible, autant que nécessaire, l'éloignement. Ainsi, si la « présence de proximité » se définit comme telle par la neutralisation des formes de distance, la « présence d'éloignement » repose sur l'hypothèse selon laquelle l'éloignement est potentiellement créateur de proximité. Mais de quelle proximité est-il question et comment agit-elle à distance ? Pour étayer cette conception de la proximité, il faut considérer la présence physique comme une condition nécessaire mais non suffisante à l'engagement des membres en présence. Un exemple développé par Maurice Halbwachs précisera ces propos. Dans *La mémoire collective,* il rend compte d'une expérience qui porte sur un groupe d'amis en train d'accomplir un voyage. Parmi ces derniers, un des protagonistes – physiquement présent – n'est pas engagé dans le « même courant de pensée » que les autres : « Ainsi, des gens que j'aimais, qui avaient les mêmes intérêts que moi, toute une communauté qui m'était étroitement liée se trouvait introduite, sans le savoir, dans un milieu, mêlée à des événements, associée à des paysages qui lui étaient entièrement étrangers ou indifférents[27] ». Pour être source de présence, la proximité nécessite en effet une attention portée à autrui mais, contrairement à la présence, elle ne peut en aucun cas « désapparaître[28] », sous peine de diminuer l'intensité de cette forme particulière de mise en relation. Ainsi, peut-on comprendre l'importance et l'intérêt accordés à la spatialisation des échanges car l'introduction du

[26] BUCHLI, Victor. *Op. cit.*
[27] HALBWACHS, Maurice. *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel, [1950], 1950.
[28] JULLIEN, François. *Près d'elle. Présence opaque, présence intime*. Paris : Galilée, 2016.

dispositif scénique dans les échanges invite à maintenir un foyer constant d'attention propice à l'entretien de la relation.

La « présence d'éloignement » se distingue ainsi d'une « présence de proximité » – voire même d'une « présence connectée[29] » – par la nécessité de produire une attention distribuée qui mobilise des repères choisis pour leur familiarité, c'est-à-dire porteurs d'une indexicalité étayant la mise en relation. Introduits dans les échanges mères/enfants, ces repères familiers – constitués par le regard qui sélectionne plutôt que par la vue qui embrasse – remplissent le vide de l'absence, la performent comme une relation qui fait sens dans l'entretien du lien. Cette approche invite aussi plus largement à considérer combien être absent.e ne signifie pas être disparu.e ; à la différence de l'absent.e, le « disparu » est en effet celui qui est perdu pour le groupe et vis-à-vis duquel les attentes du groupe s'estompent progressivement[30]. Composer avec l'absence et atténuer la distance suppose ainsi l'adoption d'une règle[31] de conduite tacite que révèle l'analyse des échanges à distance : celle-ci porte sur l'entretien d'un foyer commun d'attention qui passe par une disponibilité de présence (à défaut d'être physiquement présent), par le fait également de régler et d'accommoder continuellement son mode de relation à l'autre tout en poursuivant le cours de son action. De ce permanent travail d'ajustement, émerge une relation singulière, une relation qui se redéfinit en contexte après l'arrachement lié au départ. Elle rend compte des ajustements inventifs déployés pour assurer le maintien du lien à un être dont on est géographiquement séparé et, ce afin de combler la distance et le risque d'affaiblissement du lien. En « aiguisant » et en attisant le sentiment d'absence, l'éloignement géographique apparaît donc moins comme un obstacle au développement de cette forme d'attention, qu'un moyen de réaffirmer, dans le contexte de la séparation, la réversibilité de l'absence.

Conclusion

Quelles que soient les situations d'absence, la perte de la dimension empirique de la présence est vécue comme une contrainte forte qui pèse sur la relation entre ces mères et leurs enfants.

[29] LICOPPE, Christian. « Connected presence: the emergence of a new repertoire for managing social relationships in a changing communications technoscape », *Environment and planning : Society and space* n°22, 2004, p. 135 - 156. Par le syntagme de « présence connectée », l'auteur entend définir un régime de présence fondé sur la fréquence des contacts et la continuité temporelle qu'ils instaurent.

[30] Sur cette question on peut se référer aux contributions d'Emmanuel Blanchard et de Kamel Chachoua dans le numéro suivant : De GOURCY, Constance, CHACHOUA Kamel (dirs.) Mobilités et migrations en Méditerranée : Vers une anthropologie de l'absence ? *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 144, 2018.

[31] Dans le sens développé par Émile Durkheim. DURKHEIM, Émile. *De la division du travail social.* Paris : PUF, [1893], 2013.

De celle-ci découle d'ailleurs une règle tacite qui justifierait leur retour ou la fin de l'éloignement géographique dans les cas où parents et enfants séparés ne parviendraient pas à trouver des repères pour aménager le temps de l'absence et le recomposer à partir de références communes. On notera toutefois le faible recours aux écrans permettant de visualiser l'être absent[32], ce qui contraste avec l'usage intensif qui est fait des conversations téléphoniques[33], lesquelles permettent de dissimuler les émotions éprouvées lors des échanges à distance. Si cette contrainte d'éloignement est maintenue, alors qu'elle pourrait être à tout moment renégociée, voire dissoute[34], c'est en raison de cette proximité d'éloignement qui fonde cette forme de présence. Ainsi, tout se passe comme si la « présence d'éloignement » apportait une densité nouvelle à la relation qui s'énonce moins sous la forme d'une compensation que sous la forme d'une proximité recouvrée dont témoigne la place prise par les *scènes d'absence*. En recadrant le sens du proche à partir du lointain, ces échanges à distance favorisent la production de conduites d'attachement et le « transport » de l'autre dans ce nouvel espace. S'opère ainsi un processus de rapprochement, une mise en proximité qui, tout en précédant la venue des proches éloignés, participe également au mouvement d'appropriation de ces espaces.

Aussi, dans le contexte de la modernité caractérisée par le développement d'un « œil de l'absence » ayant rompu avec un voir en proximité selon l'approche développée par Carl Havelange[35] il importe de complexifier le sens de la présence et de considérer la façon dont se redéfinit, en situation d'éloignement géographique, les significations données à l'absence. C'est à cette condition qu'il sera sans doute possible de s'affranchir du discours critique qui fait peser sur les femmes et les mères le coût social de l'éloignement. Leurs mobilités et migrations invitent en effet à considérer l'absence comme l'espace-temps privilégié d'affirmation d'un lien indéfectible qui, par-delà l'éloignement géographique et les risques de déliaison qu'il fait peser, maintient le proche dans un régime de proximité.

[32] Ce constat ne s'applique pas aux pères de notre corpus qui vivent à distance de leurs enfants. Souvent sollicités par les mères, ils interviennent à distance dans le maintien d'une autorité. Ici l'expression faciale participe de cette nécessaire composition du soi dans l'interaction. GOFFMAN, Erving. *La mise en scène de la vie quotidienne, tome 1 : La présentation de soi*. Paris : Minuit, 1973.

[33] Sur ce sujet, on peut se rapporter à l'article suivant : MADIANOU, Mirca. MILLER, Daniel. « Mobile phone parenting: Reconfiguring relationships between Filipina migrant mothers and their left-behind children », *New Media and Society*, vol.13, 3, 2011, p. 457- 470.

[34] Ce fut le cas d'Aziza qui, dans son témoignage insiste sur le fait de ne pas vouloir confier sa fille à une autre personne de l'entourage familial après le décès de sa mère.

[35] Op. cit.